

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 10 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 245. Vol. X. — SAMEDI 25 OCTOBRE 1847.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 12 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Portrait de M. Cicciachio. — Recensement quinquennal de Paris. — Courrier de Paris. Les artistes Campanologiens. — Les Bains maudits. Hammam Meskouta. Une générale des Batins maudits ; la cascade. — La Casamit. VIII. Nouvelle, par M. O.-N. (Suite et fin). — Ecole militaire de Saint-Gyr. Deuxième article. La promenade militaire ; la chapelle, la salle de police ; le peloton de punition ; les élèves devant un plan ; les élèves travaillant à une fortification ; le polygone ; le triomphe du tonneau. — Exposition au Pantheon de copies de fresques, d'après Raphaël et Michel-Ange. — Voyage de M. de Castelban dans l'Amérique du Sud. Deuxième article. Nouf Grovères. — Bulletin bibliographique. — Principales publications de la semaine. — Annonces. — Prise d'un baïonnette dans les eaux du Havre. Une Grovère. — Atlas administratif. — Translation du collège Stanislas. — Rébus.*

CHANGEMENTS D'ADRESSE. — Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

Histoire de la Semaine.

Chaque jour vient nous apprendre de nouveaux et considérables sinistres en Angleterre, et, malgré ces ruines chez nos voisins d'outre-mer comme sur les places de Francfort, de Hambourg, de Vienne et de Bruxelles, la place de Paris n'a pas eu un seul malheur considérable et inattendu à supporter, soit dans le commerce, soit dans l'industrie. Ceci confirme bien, ce que nous avons dit plusieurs fois, la sagesse avec laquelle nos commerçants ont opéré. La spéculation seule avait commis quelques lols d'enthousiasme, mais la résistance qu'opposent nos valeurs à se laisser entraîner au-dessous de leur cours actuel par la baisse continue des fonds anglais est une preuve que, de ce côté encore, le mal n'est chez nous ni étendu, ni profond.

Les revenus publics variables, les recettes des impôts indirects établissent également une situation meilleure chez nous que chez nos voisins. En France leur produit s'est élevé pendant le troisième trimestre de cette année à 205 millions 129,000 francs. Il a dépassé de 6 millions 949,000 francs celui du trimestre correspondant de 1845, qui a servi à établir la prévision du budget de cette année, et de 3 millions 341,000 fr. les recettes du troisième trimestre de 1846. — En Angleterre, le trimestre finissant au 9 octobre courant présente une diminution de 1 million 307,250 livres sterling (près de 59 millions de francs) sur le revenu du trimestre correspondant de 1846.

En somme, le produit de ce troisième trimestre nous fait regagner une partie de ce que la crise des grains, la consommation restreinte et la suppression de la taxe d'entrée sur les céréales nous avaient fait perdre dans les deux trimestres précédents. Ceux-ci étaient inférieurs en produits au premier semestre de 1846 de 5 millions 854,000 francs ; nous recouvrons 5 millions 511,000 francs : reste donc à compenser pour le dernier trimestre une différence de 2 millions 493,000 francs. Si cette balance s'établit, nous devons nous trouver heureux d'être quittes de la fatale année 1847 pour l'avortement de l'espoir naturel et constamment réalisé jusqu'à d'une progression sensible de produits de chaque année sur l'année précédente.

LES GOUVERNEURS DES INVALIDES. — La nomination de M. le général Molitor à ce poste d'honneur a fourni l'idée de procéder à un relevé historique dont voici les résultats : M. le maréchal Molitor est le vingt-cinquième gouverneur des Invalides, depuis la fondation de l'hôtel. Le premier gouverneur fut M. Lemasson d'Ornoy, simple prévôt-général des bandes à la police du régiment des gardes françaises, nommé gouverneur de l'hôtel en 1575. Le premier maréchal de France eu possession de ce gouvernement a été le maréchal Serrurier, qui ne fut créé maréchal qu'un mois

après sa nomination de gouverneur de l'hôtel. Il y a eu cinq maréchaux de France gouverneurs des Invalides, sans y comprendre le maréchal Molitor : le maréchal Serrurier, le maréchal de Coigny, le maréchal Jourdan, le maréchal Mancey, le maréchal Oudinot ; quatre lieutenants généraux, un major général, six mestres de camp ou maréchaux de

Cherbourg. Ce bateau à vapeur avarié ne retournerait peut-être pas de sitôt en France, sans l'affreux malheur qui vient de frapper la colonie et une famille respectable et pleine d'avenir dans la personne de M. Bourdon de Gramont, gouverneur du Sénégal, qu'une maladie de quelques heures a enlevé à notre affection. Il y a un an, jour pour jour, ce même

Élan déposait sur la côte de Barbarie, M. et madame de Gramont avec leurs deux enfants, et voilà qu'aujourd'hui ce vapeur funèbre qui a déjà transporté en France les restes de M. Olivier, sous le commandement de M. de Gramont lui-même, est renvoyé en France, ayant à son bord le cadavre de son ancien commandant, sa femme mourante, et ses enfants atteints de la maladie de ce pays.

« Madame Gachot, l'excellente épouse de notre digne commandant particulier de Gorée, profite, par ordre du médecin, de la même occasion pour sauver la vie à ses deux enfants, dont l'un n'est déjà plus qu'un squelette... Plusieurs personnes de la colonie et un grand nombre de malades vont chercher une sépulture ailleurs. Depuis quelques jours, la fièvre pernicieuse assomme littéralement les malades. Ils causent, raisonnablement, soit assez bien, en un mot, à deux heures, et à quatre heures, ce ne sont plus que des machines vivantes.

« On craint, dans la colonie, que la fièvre jaune n'ait été importée par les navires de commerce venus dernièrement des fleuves. Ils arrivent en faisant leur pavillon en berne, n'ayant plus un équipage suffisant pour effectuer la manœuvre. L'Adour est obligé, en sa qualité de stationnaire, d'envoyer ses hommes à bord de ces navires, ce qui fait présumer que l'équipage de ce navire sera visité par la maladie. Nous apprenons que le procureur du roi de Saint-Louis, M. de Lanoie, ayant assisté à la cérémonie funèbre de M. de Gramont, est mort douze heures après. Tous les



M. Angelo Brunetti, dit Cicciachio, officier de la garde civique de Rome, d'après un croquis de M. Gachot.

camp, deux maréchaux-des-logis-généraux de cavalerie, un lieutenant-colonel, un simple capitaine devenu maréchal de camp, et un prévôt général.

SENEGAL. — Il est arrivé de notre colonie de nouvelles lettres donnant de pénibles détails sur les événements que nous avons fait connaître il y a huit jours, et annonçant des malheurs nouveaux. On lisait dans une lettre de Gorée du 7, adressée à l'Océan de Brest : « L'Élan part demain pour

cions et les modernes, la musique pathétique et la musique légère, leur talent s'accommodé de tous les genres, et leurs

instruments triomphent des difficultés les plus périlleuses. En un mot, leur exécution ne cloche jamais ; si bien que

chacune de leurs soirées est pour eux l'occasion d'un nouveau succès de curiosité et de surprise ; cette musique vous



Théâtre des Variétés. — Les artistes campanologiens.

jette en effet dans un ravissement surnaturel et tout à fait digne des *Contes fantastiques* d'Hoffmann. On ira les enten-

dre, on ira les voir ; mais comme il n'est pas permis à nos abonnés des départements et de l'étranger d'aller à la Co-

ritine des Variétés, nous leur montrons, dans cette vignette, ces musiciens phénomènes, dont l'audition leur est interdite.

Les Bains maudits.

(HAMMAN MESKOUTIN.)

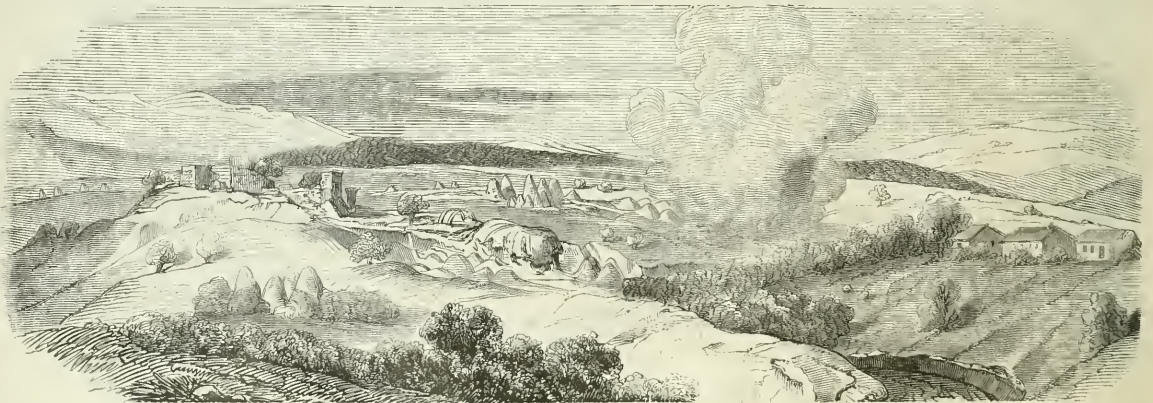
Le 8 mai dernier, à six heures du matin, je quittai Constantine, en compagnie du docteur W..., membre de la commission scientifique d'Algérie, et de deux très-aimables Parisiens, touristes comme moi. Deux spahis arabes, un guide et quatre muletiers indigènes conduisant nos bêtes de somme, complétaient la caravane, à laquelle nos mulets râpés et grossièrement harnachés donnaient une physionomie passablement pittoresque. Nous nous rendions à Bône, en passant par Hamman-Meskoutin et Ghelma.

Après avoir gravi les pentes rocailleuses du Djebel-Bon-

Gareh, au sommet desquelles se montent, à de courts intervalles, des ruines de forteresses romaines, nous arrivâmes chez les Ouled-Zenati, tribu puissante et dont la fidélité à la France ne s'est pas démentie. C'était là que nous devions passer la nuit. Une obligeante recommandation du directeur du bureau arabe de Constantine nous assurait chez ces montagnards une hospitalité empressée. Les Ouled-Zenati sont, par position géographique, les amphitryons obligés de tous les voyageurs qui vont de Constantine à Bône ; et comme ils font les choses très-largement, sans jamais rien recevoir des

visiteurs, ils payent ainsi à la France des contributions indirectes qui, au bout de l'année, s'élèvent à une somme assez ronde. Du reste, il est impossible de faire les honneurs de sa tente avec plus de cordialité, d'accueillir avec plus de grâce et de générosité des hôtes souvent importuns. Les Ouled-Zenati en remontreraient assurément aux montagnards écossais.

Si je ne voulais pas éviter, dans ce récit, tout ce qui ressemble à l'impression de voyage, je prendrais plaisir à décrire ma nuit arabe, à faire passer sous les yeux du lecteur les



Vue générale des Bains maudits (Algérie).

détails de la scène profondément émouvante qui précéda l'heure du sommeil ; la tente dressée, en un clin d'œil, par vingt bras vigoureux ; les habitants du donar venant nous présenter, sans affectation de politesse, leurs compliments de bienvenue ; les troupeaux descendant, en mugissant, du haut des collines, pour regagner le gîte commun ; les Arabes adressant leur prière au tout-puissant Allah, en frappant la terre du front ; le grand feu allumé à l'entrée de la tente, l'agneau sacrifié tout exprès pour nous, à la mode antique, et grillé sur des charbons ardents ; le kouskousou, délicatement préparé par les femmes du cheikh et servi dans une gigantesque

coupe de bois ; les Arabes assis en cercle autour de la tente pendant le repas, et nous considérant gravement, tandis que la flamme du foyer projetait sur leurs mâles figures ses lueurs rouggères et fugitives ; tableau patriarcal, scène biblique, et dont la peinture exacte semblerait une page détachée de la Genèse.

Le soleil, en reparaissant sur la cime des montagnes, nous retrouva chevauchant dans les âpres sentiers du plateau de Sidi-Tamtam. Vers dix heures, nous atteignîmes le Ras-el-Akba, passage bien connu de notre armée. Le *sirocco* soufflait avec force et nous envoyait des bouffées brûlantes,

échappées de la fournaise du Sahara. Le silence de la faim et de la fatigue régnait dans la petite caravane. Pour abrégér, nous traversâmes à gué une petite rivière bordée de laurier-roses, et marchâmes à travers champs, sans respect pour de fort belles orges appartenant aux Kabyles du voisinage. Parvenus sur la crête d'une chaîne étroite et profondément ravinée, nous découvrîmes de loin le lieu de notre halte. Tandis que mon mulet s'évertuait, avec toute la science d'un artiste acrobate, à cheminer sans accident sur la déclivité d'un terrain semé de roches glissantes, je rencontrai un vieil Arabe qui marchait, un bâton à la main, dans la direc-

tion que nous suivions nous-mêmes. Quand je fus près de lui, il me salua d'un affectueux *bout djour*, et entama la conversation dans le patois franco-arabo-italien qu'on désigne sous le nom de *lanque sabir*. « Andar Hammam-Meskoutin (1) ? » me demanda-t-il. Je fis un signe de tête affirmatif. « Bouno, Hammam (2) ! » reprit-il. Et là-dessus, le voilà bavardant familièrement et avec la volubilité naturelle aux indigènes de l'Algérie. Comme je comprenais à moitié son charabia, je le questionnai, ne fut-ce que pour oublier, par quelques instants de conversation, la faim, la soif et le sirocco. Mon nouveau compagnon de voyage ne se fit pas prier; il me baragouina, au sujet des eaux thermales que nous allions visiter, une histoire fantastique, dont voici la traduction fidèle en français un peu moins savante.

« C'est une terrible histoire, Sidi (5), et l'on ne peut pas la raconter sans frissonner. Tout le monde la sait dans le pays, mais on se la répète tout bas et en tenant à la main un *djedjel* (4), afin de se mettre à l'abri de la colère d'Allah, révéler par ce formidable souvenir. Sur les bords de l'Oued-Chedakra, que vous verez tout à l'heure, vivait jadis un homme puissant et riche, si riche qu'on ne pouvait savoir le nombre de ses troupeaux; ses tentes couvraient un espace considérable, et la troupe de ses serviteurs aurait pu, à elle seule, former une tribu. Le ciel lui avait donné deux enfants, un fils et une fille, tous deux beaux comme l'ange Djebeir (5). Brahim, par la noble expression de ses traits, par la perfection de ses formes par son esprit, son courage et son adresse dans tous les exercices du corps, surpassait tous les jeunes gens de son âge à vingt lieues à la ronde. Ourida, perle éclatante, pierre précieuse formée au sein d'une mine inconnue, semblait une merveille que Dieu se serait plu à créer pour le plaisir des yeux. Quel dommage, disait-on, qu'ils soient frère et sœur, et qu'on ne puisse pas les unir, car jamais femme accomplie n'eût trouvé un époux aussi digne d'elle ! Toutes les mères désiraient Brahim pour leurs filles et Ourida pour leurs fils. Chacun portait envie à leur vieu père, et le félicitait de son bonheur.

« Brahim avait beau chercher, il ne voyait que sa sœur qui méritait de charmer le cœur d'un homme. De son côté, Ourida n'avait de regards que pour son frère et dédaignait tous les jeunes gens du voisinage. Comment il se fit que ces deux enfants du même père et de la même mère finirent par s'aimer d'un amour criminel, c'est ce qu'on n'a jamais su. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils brûlèrent du désir de s'unir par le mariage, et que rien ne put les détourner de ce funeste projet.

« Les parents, au lieu de rejeter bien loin cette abominable proposition, l'accueillirent, — le croiriez-vous, — avec empressement. Le démon de l'avarice leur disait à l'oreille que cet outrage à la nature leur assurerait la conservation de leurs richesses, tandis qu'en mariant Brahim et Ourida avec des étrangers, il faudrait leur donner à chacun une grosse dot. L'amour de l'argent triompha de la crainte de Dieu, et il fut décidé que l'union serait célébrée, en dépit de toutes les lois divines et humaines.

« Tout favorisa d'abord leur coupable entreprise : un kadi, ami de la famille, se laissa séduire par de riches présents, et consentit à prêter son ministère. On avait besoin de musiciens pour égayer la fête; on en trouva moyennant une forte récompense. Enfin les habitants du village et ceux des donars

voisins, gens peu scrupuleux et mauvais serviteurs d'Allah, (que son nom soit béni !) promirent d'assister à la noce.

« Le jour fixé pour la cérémonie, on vit d'innombrables tentes s'élever sur les rives du Chedakra et du Bou-Hamden. De joyeux convives arrivaient de toutes parts; l'air retentissait du bruit d'une immense *fantasia*; les filles des Kabyles, parées de leurs bijoux et couvertes de leurs plus splendides vêtements, entouraient la mariée, la félicitant à l'envi. Rayonnante de bonheur et d'amour, Ourida n'avait jamais été aussi belle; Brahim s'avancant triomphant,

profonde succède à la clarté du jour, et la leur livide et d'éclairs permet seule d'apercevoir ce théâtre de désolation.

« Quand le soleil reparut dans le ciel, il éclaira un spectacle horrible et bizarre : hommes, animaux, tentes, tout était devenu pierre; les époux, leur famille, la foule qui les entourait, le kadi, les ménestriers, tous condamnés à une immobilité éternelle, gisaient couverts d'un lourda vieu de bleux, chacun dans la position où le souffle de Dieu l'avait saisi. Un silence de mort planait sur ce lieu funèbre, tout à l'heure si bruyant, si animé. C'était comme un cimetière peuplé de blancs mausolées; mais ici le marbre des tombeaux était fait du corps même des trépassés. »

Tandis que le vieil Arabe prononçait ces derniers mots d'une voix que le terreau rendait tremblante, nous arrivâmes à Hammam-Meskoutin. Mes regards arrêtèrent avec surprise sur une multitude de cônes blancs de toutes dimensions qui surgissaient, à main droite, dans l'enceinte des eaux thermales.

« Tenez s'écria le vieillard, voilà l'im périssable monument de la colère d'Allah ! Vous voyez encore toutes les victimes de sa vengeance. Ici, c'est Brahim et Ourida, toujours étroitement unis; » et l'Arabe me montrait du doigt deux grands cônes confondus à leur base, mais distincts dans leur partie supérieure. « Le père et la mère sont près d'eux, se tenant également embrassés; » et il indiquait deux autres pyramides toutes voisines. « Voici le kadi; les musiciens sont devant vous, et vous apercevez même à leurs pieds les débris pétrifiés de leurs instruments. Cette énorme pierre que vous remarquez derrière Ourida, c'est le chameau qui portait les présents de noce. Rien n'y manque: les brides, vous pouvez les compter une à une. Ces eaux brûlantes qui s'échappent du sein de la terre, ce sont les mets fumants destinés au festin. Approchez-vous et regardez : ces grains blancs qui

s'agitent dans ces ruisseaux bouillonnants, ne sont-ce pas les restes du kou-koussou? Penchez-vous vers le sol, et prêtez l'oreille; n'entendez-vous pas les gémissements des victimes? Ces bruits sourds et profonds qui arrivent jusqu'à vous, ce sont les plaintes de ces maudits qui, en attendant le jour de la délivrance, ne cessent de s'agiter dans d'affreuses tortures et d'implorer la clémence divine. Allah leur pardonnera, car sa miséricorde est infinie; mais l'expiation n'est pas encore complète, et bien des siècles passeront sans doute encore sur ces pierres avant qu'il leur soit permis de reprendre leurs formes primitives. »

L'Arabe, ayant terminé son récit, remit son talisman dans sa besace et marmotta quelques prières. Nous allions nous séparer; je le remerciai de sa dramatique histoire, et, après avoir échangé un affectueux *selam*, je le vis s'éloigner à pas rapides dans la direction de Medjez-Amar, comme s'il avait hâte de quitter ces lieux funestes.

Le nom d'Hammam-Meskoutin, ou bains maudits, m'était donc expliqué. Il ne me restait plus qu'à connaître le fait réel et scientifique. Sur ce point, le témoignage de mes yeux et les excellents renseignements du docteur Grelhois, médecin de l'établissement thermal, me donnèrent ample satisfaction.

Que le lecteur me permette donc de lui faire quitter le pays des fictions pour le transporter dans le domaine, beaucoup moins poétique, de la réalité.

Des sources minérales chaudes, nombreuses, inépuisables, déposent, sous forme de cônes, le principe éclairé qu'elles contiennent, telle est l'origine de la légende arabe. Le spectacle de ces fontaines brûlantes, jullissant au milieu d'un monde d'énormes pierres pyramidales, à quelque chose de saisissant. La blancheur de ces *tumuli* et du sol qui les porte fait, avec la verdure environnante, un contraste frappant.



Les Bains maudits. — Sources tarées.

et le visage illuminé par l'expression d'une joie envivante.

« Le kadi est prêt, la famille réunie s'avance avec les deux jeunes époux; c'est le moment suprême. Un murmure de satisfaction se fait entendre dans la foule des assistants. Dieu lui-même (que son nom soit éternellement vénéré!) paraît sourire à cette fête, car on dirait que l'air est plus pur, le soleil plus brillant, la nature entière plus belle qu'à l'ordinaire. »

Ici, la voix du vieillard prend un accent sinistre; une vive émotion se peint sur ses traits; sa main droite, loulant



Les Bains maudits. — La cascade.

dans une besace suspendue à son bras gauche, en retire un vieux morceau de papier sur lequel sont tracés des caractères bizarres. C'est un *djedjel*, un *talisman*, qui a la vertu de le préserver de tout malice. Dès qu'il est armé du précieux préservatif, il reprend son récit en ces termes :

« Le kadi allait prononcer les dernières paroles sacramentelles, et déjà les guerriers de la tribu s'agitaient pour recommencer la *fantasia*, quand à tout à coup le ciel s'assombrit et des nuages épais s'amoncelèrent sur la vallée; un vent furieux brisa et balaya au loin tout ce qui lui fit obstacle; les échos de nos montagnes répètent les grondements du tonnerre et les mugissements de la tempête; une obscurité

(1) Vous allez aux bains maudits.

(2) Hammam est beau.

(3) Ou sait que *sidi* veut dire monsieur.

(4) Amulette, talisman.

(5) Gabriel.



École de Saint-Cyr. — La promenade militaire.

d'un colonel, d'un lieutenant-colonel, de huit capitaines, de huit lieutenants. Les sous-officiers et caporaux de chaque compagnie sont pris parmi les élèves. Les exercices et manœuvres d'infanterie ont lieu tous les jours et deux heures par jour, soit dans la grande cour des manœuvres, dite cour de Wagram, soit dans la prairie voisine, dite champ de Mars. A la fin de la première année, les élèves doivent connaître les écoles de soldat et de peloton; à la fin de la deuxième, l'école de bataillon, avec le service intérieur, le service des places, le service en campagne, etc. L'école actuelle a conservé, quant à la précision de son maniement d'armes et à l'habileté de ses manœuvres, la réputation qui avait valu à l'école impériale le titre de *premier bataillon de France*.

II. — CHAPELLE.

La chapelle est un bâtiment considérable, par son étendue et son élévation, mais dont l'architecture est très-simple. Il n'a pas de portail, son entrée principale étant dans un corridor intérieur de l'école. Au temps des demoiselles, il était partagé en église du dehors, deux chapelles, deux oratoires, et il renfermait un grand nombre d'ornements. Tout cela a été détruit pendant la révolution, et le bâtiment transformé en plusieurs salles d'hôpital. Il a été rendu au culte en 1808. Aujourd'hui il est orné d'un tableau très-estimé de Jovenet, *la Guérison du paralytique*, de douze tableaux médiocres représentant la vie de saint Louis, de mauvaises statues de pierre dont on a fait des apôtres et des saints, enfin d'un tombeau élevé, en 1856, à madame de Maintenon.

III ET IV. — SALLES DE POLICE ET PELOTON DE PUNITION.

L'école militaire à ses récompenses et ses punitions. Les récompenses sont : les permissions de sortie, la distinction d'élève d'élite marquée par la grenade au collet de l'habit, les grades de caporal et de sous-officier. Les punitions sont : la consigne, punition toute morale qui empêche les sorties et qui a rem-



École de Saint-Cyr. — La chapelle.

placé le peloton de punition où les hommes restaient immobiles au port d'armes pendant un certain temps; la salle de police, la perte des grenades, la suspension ou la cassation du grade, la prison dans l'école ou à l'Abbaye.

Les salles de police sont de petites cellules situées sous les toits, éclairées par une lucarne, et où l'on enferme les élèves pour des fautes graves contre la discipline. Ils y emportent leurs livres et leurs cahiers pour travailler. Les salles de police sont gardées par un sergent de service.

V. — LEVER DES PLANS.

Parmi les cours professés à l'école, on remarque ceux de topographie, de fortification et d'artillerie, qui sont accompagnés d'exercices sur le terrain.

Les exercices de topographie consistent en levées de plans à la planchette, à la boussole et à vue, en nivellements et en reconnaissances militaires. Ils se font sous la direction d'un officier supérieur d'état-major et de six capitaines d'infanterie. Autrefois les élèves levaient le plan de tous les environs de l'école et faisaient des reconnaissances militaires jusqu'à deux lieues de la maison : c'était l'occasion pour eux de déjeuner champêtres un peu bruyants et qui amènent quelques désordres. Aussi, depuis plusieurs années, a-t-on réduit les exercices topographiques au lever du plan de l'école et du polygone; mais comme l'instruction pratique des élèves se trouve mutilée dans la partie qui les intéresse le plus, celle des reconnaissances militaires, il est question de rétablir l'ancien système des levées dans toute son étendue.

VI. — TRAVAUX DE FORTIFICATION.

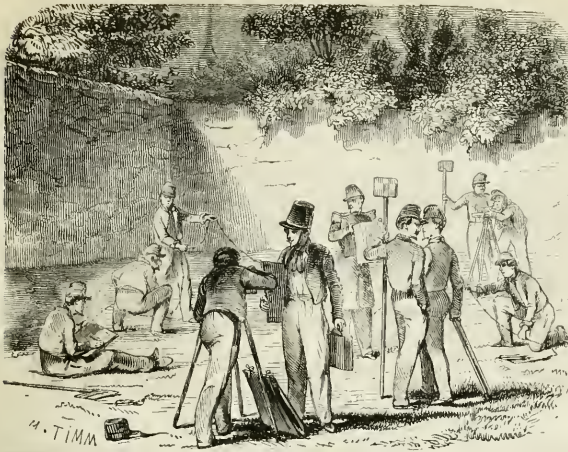
Ils consistent en : réparation de la batterie du polygone, construction de plates-formes, tracé, défillement et profillement des ouvrages, construction d'un ouvrage de fortification passagère avec batterie et les diverses espèces de revêtement, construction de bouts de parallèles et de tranchées, confection de gabions, fascines et saucissons. Ils se font sous la direction d'un officier supérieur du génie et de deux capitaines d'infanterie.



École de Saint-Cyr. — La salle de police.



École de Saint-Cyr. — Le peloton de punition.



École de Saint-Cyr. — Les élèves levant un plan.



École de Saint-Cyr. — Les élèves travaillant à une fortification.

VII. — EXERCICES D'ARTILLERIE.

Les exercices d'artillerie consistent dans la manœuvre en blanc et à feu des pièces de campagne, de siège, de côtes, des obusiers, mortiers, etc. Ils se font sous la direction d'un chef d'escadron d'artillerie, d'un capitaine et de quatre adjudants de même arme. La batterie du polygone renferme huit pièces de campagne, dont deux obusiers, un obusier de montagne, deux canons de quatre pour les manœuvres de force, deux canons de siège, deux canons de place, quatre obusiers de siège, neuf mortiers. Chaque élève a vingt séances de tir à feu, et pointe dix-neuf coups.

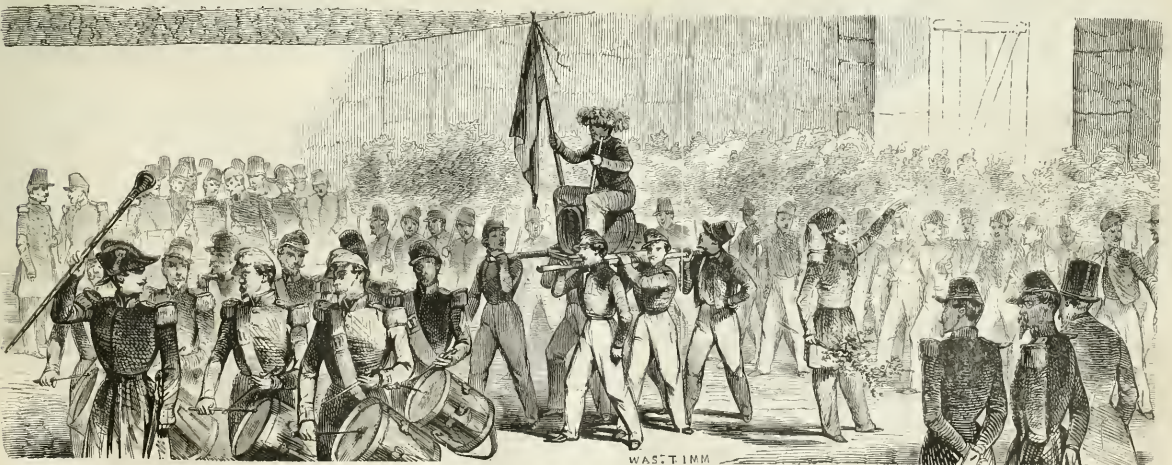
VIII. — LES ÉCOLES À FEU.

Les écoles à feu sont quelquefois l'occasion d'une cérémonie joyeuse qui a lieu pour une heure à Saint-Cyr son habitude monotone. Lorsqu'une bombe vient à tomber sur le but indiqué par un tonneau placé à l'extrémité d'une perche, un triomphe est donné à l'heureux pointeur. Alors, aux cris de vive l'officier ! le triomphateur est placé sur une civière cou-



École de Saint-Cyr. — Le polygone.

verte de feuillages, couronné et assis sur le tonneau touché ; il est porté par les canarales qui l'entourent portant des branches de peuplier et pous-sant des cris de joie ; tout le reste de l'école vient se joindre à eux. Le cortège, précédé par les tambours battant la Saint-Cyrienne, escorté d'un piquet en armes, parcourt la batterie, le champ de Mars, la cour de Wagram, en faisant des évolutions de tous genres, égayées de mille folies ; et souvent il rencontre le général et l'état-major qui viennent sourire à ces démonstrations joyeuses. Alors sont chantées toutes les chansons faites par les poètes en giberne de l'école, Lamartines inconnus qui ne visent pas à la gloire académique, dont les vers sont plutôt remplis d'idées généreuses que d'élegance poétique, mais où l'on aime au moins à trouver tout ce qui fait battre le cœur de la France, la gloire de l'empire, le nom de la Pologne, les souvenirs de notre armée d'Afrique. La cérémonie se termine par la chute du triomphateur, qui, descendu de son tonneau, est enseveli sous des branches de feuillage, au bruit du tambour, aux cris mille fois répétés de : *Vive l'officier !*



École de Saint-Cyr. — Le triomphe du tonneau.

exerce sur eux n'a d'autres limites que celles que lui donnent ses intentions pures. Je n'entrerais pas ici dans des détails sur l'organisation de ces missions, car, bien qu'ils offrent quelque intérêt, ils n'entraîneraient trop loin du cadre dans lequel je dois me renfermer en ce moment. L'explorai seulement un fait qui a bien un peu de cette couleur locale qu'un voyageur célèbre ne rencontrait nulle part. L'explorai un jour le désir de former une collection de poissons de l'Ucayali pour le Muséum d'histoire naturelle : le padre Plaza organisa aussitôt une partie de pêche dans un lac situé à une journée de descente de ce fleuve, et environ six cents Indiens nous accompagnèrent. Parvenus au lieu désigné, nous y trouvâmes de nombreuses huttes en feuilles de palmier, qui avaient été préparées pour nous recevoir, et où nous passâmes la nuit.

« Le lendemain, au point du jour, une grande quantité de canots sillonnèrent les eaux du lac, qui à environ une lieue de long ; les Indiens qui les montaient jetèrent en abondance une racine vénéneuse destinée à engourdir le poisson, et bientôt, en effet, la surface de l'eau en fut tellement couverte, que tandis que de nombreuses pirogues allaient le chercher vers le milieu du lac, des nuées de sauvages se pressaient sur les bords et continuaient l'œuvre de destruction à coups de flèches et de masses. Le soir, environ vingt-cinq mille poissons avaient été pris, mais sur cette immense quantité je ne trouvai qu'une quarantaine environ d'espèces différentes, dont l'une des plus intéressantes était l'anguille électrique, si curieuse par la force des secousses qu'elle fait éprouver. Du reste, ce poisson avait déjà été étudié par l'illustre Humboldt. Le lendemain, nous fûmes obligés de nous éloigner de ces lieux à cause de l'odeur infecte que répandait le lac, couvert de poissons morts. »

MM. de Castelnau et Deville se reposèrent environ six semaines à la mission de Sarayacu. Ils n'en partirent que le 30 octobre. Le père Plaza leur avait fourni quatre canots. Dix-huit Indiens devaient les accompagner. Avant de partir, ces



M. Deville, membre de l'expédition scientifique de l'Amérique du Sud.

La descente de l'Amazone de Tabatinga à Para n'offrit rien de particulièrement nouveau au point de vue géographique. Tous les pays que visita M. de Castelnau en descendant le fleuve, d'autres voyageurs les avaient visités et décrits. Son ouvrage nous en fera seulement connaître la condition actuelle, tout en complétant et rectifiant les relations de ses devanciers. Mais, grâce à l'assistance empressée du gouvernement brésilien, il a pu réunir les renseignements les plus complets sur une région entièrement inconnue, celle qui s'appelle Solimões. La comparaison des nombreux témoignages qu'il a recueillis auprès de tous les individus qui avaient pénétré dans ce pays (en général peu y cherchaient de la salubrité) lui ont permis de relever assez exactement les noms des Rio, Javary, Jutay, Juma, Tefi et Purus. Toutefois l'objet le plus curieux de ceux qu'il s'est procurés, c'est, selon ses propres expressions, « une statue en pierre pesant environ deux cents livres; elle a été trouvée dans les forêts du Rio Negro, et, selon la tradition du pays, elle serait du temps des Amazones. Jusque dans ces derniers temps, je n'attachais, dit-il, aucune confiance à l'histoire de ces femmes guerrières; mais dans le pays, à Ohydos surtout, j'appris que cette tradition était encore populaire parmi les Indiens. La statue en question est tellement grossière, qu'elle n'a pu être faite que par un peuple chez lequel l'art était dans la première enfance; cependant elle offre un grand intérêt comme étant le seul monument de ce genre découvert jusqu'ici au Brésil. La figure est assise; de ses mains elle cache ses seins, et entre ses pieds se voit le signe du sexe masculin. Si l'on adoptait l'origine que lui donne la tradition du pays, l'on pourrait supposer qu'elle est destinée à servir d'allégorie à l'Amazone qui dédaigne d'être femme, et qui cependant foule l'autre sexe à ses pieds. » Cette curieuse statue (voir notre gravure) était exposée ces jours derniers avec la collection de M. de Castelnau à l'Orangerie du Jardin des Plantes, et sera placée au musée du Louvre.

riche collection de minéraux, de plantes, de poissons, de singes et d'oiseaux : « Nulle part, dit-il, la nature n'est plus riche et plus belle ! » Malheureusement privé d'instruments et même d'une simple boussole, il ne pouvait plus faire, jusqu'à son arrivée à Para, que des observations barométriques, thermométriques et hygrométriques. Enfin, le 1^{er} janvier 1847, il se décida à s'embarquer, et peu de jours après il rentra sur les terres du Brésil, qu'il avait quittées depuis si longtemps. Tabatinga, que représente notre gravure, est le premier établissement brésilien situé sur l'Amazone. Une brillante réception y fut faite à l'expédition française. Mais M. de Castelnau n'y trouva point M. d'Osery, et il apprit, à son grand regret, qu'un bâtiment de guerre, qui l'avait attendu dix-sept mois sur le haut Amazone, le premier navire de guerre qui eût remonté si haut ce fleuve, en était reparti depuis quelques jours seulement, son commandant ayant perdu toute espérance de pouvoir remplir la mission qui lui avait été confiée. Le commandant de la frontière s'empressa de lui fournir une barque, des rameurs et quinze soldats.



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Indiens Tampus-Chahuaris.

Le 16 mars, M. de Castelnau revoiyait enfin l'Océan Atlantique à Para ou Belém, dont nous n'avons plus assez de place pour ajouter la description à notre dessin. De Para, une corvette à vapeur, que le gouvernement brésilien avait mise à sa disposition, le transporta à Cayenne, où il eut la douleur d'apprendre la mort de M. d'Osery, et où il trouva des dépêches de France qui le chargeaient d'étudier la question de l'esclavage dans les Antilles. Il n'arriva à Paris que le 20 juillet dernier, quatre ans deux mois et vingt jours après son départ.

Les résultats géo-



Route de la mission de Santa-Maria de los Jaguas (Haut-Amazone).

Indiensse jetèrent au pied du vieux missionnaire, qui leur donna sa bénédiction. Six jours leur suffirent pour se rendre à l'embouchure de l'Ucayali et de la rivière des Amazones. A leur jonction, ces deux rivières ont chacune une demi-lieue de largeur. M. de Castelnau était déjà très-inquiet de ne pas trouver M. d'Osery au rendez-vous indiqué et de n'avoir reçu aucune nouvelle de son voyage. Il l'attendit pendant trois mois entiers, explorant tous les environs, recueillant de nombreux échantillons des produits du pays, étudiant les mœurs bizarres de ses sauvages habitants, et complétant sa



Indien Tamba no Campo traversant un rapide.

graphiques, scientifiques, commerciaux et politiques de ce second voyage de Lima à Para, n'ont pas une importance moindre que ceux du premier de Rio-Janeiro à Lima. M. de Castelnau a visité une région où nul Européen n'avait pénétré, la *Pampa del Sacramento*; il a recueilli des renseignements nouveaux sur des pays presque inconnus; il a relevé le cours d'un grand nombre de rivières, auxquelles les meilleures cartes n'assignent pas la place qu'elles occupent ou dont elles ne constataient même pas l'existence; enfin il a établi, au moyen de sondages et d'observations hydrographiques, que la rivière des Amazones est navigable pour de grands bateaux à vapeur, et sans aucun obstacle, jusqu'au Pongo de Manseriche, c'est-à-dire à plus de mille lieues de son embouchure; que son principal affluent, l'Ucayali, l'est jusqu'à la jonction du Rio-Tambo ou Apurimac (à environ douze cents lieues de la ville de Para), et que cette navigation peut, par le moyen de la Paclitea, être étendue, et toujours sans obstacle aucun, jusqu'à dix ou douze journées de voyage de Lima.

Les sciences naturelles, la zoologie, la minéralogie, la botanique et la géologie gagneront plus encore à cette expédition, malgré les pertes énormes qui ont suivi la mort de M. d'Osery, que la géographie proprement dite. Pour s'en convaincre, il suffisait de jeter un coup d'œil rapide sur cette magnifique collection d'objets curieux et variés qui remplissait, il y a quelques jours encore, la vaste salle de l'Orangerie au jardin des Plantes, et qui vient de mettre l'administration de cet établissement dans un si grand embarras.

à la minute. Or, quatre mille oiseaux, deux mille poissons, plusieurs centaines de singes, des momies, des statues, des

possible à messieurs les professeurs de trouver dans tout chambre, un seul cabinet pour leur offrir à M. de Castelnau qui leur apportait tant et de si précieux trésors! Sans le dévouement de l'un d'entre eux, qui lui accorda un abri temporaire, mais insuffisant, dans son laboratoire, cette belle collection était jetée sur la voie publique ou exposée dans les allées du jardin à toutes les intempéries de l'atmosphère.

Mais c'est surtout au point de vue politique et commercial que le voyage de M. de Castelnau nous semble devoir fixer l'attention générale. Les deux rives de ce roi des fleuves, sur lequel naviguerait aisément de conserve des flottes entières, sont couvertes d'une végétation aussi riche que belle. Bien longue serait la liste de tous les objets de première nécessité ou de luxe dont elles pourraient approvisionner nos navires. Cette liste, M. de Castelnau l'a faite avec le plus grand soin; elle est aussi complète que possible, et il la publiera. Nous

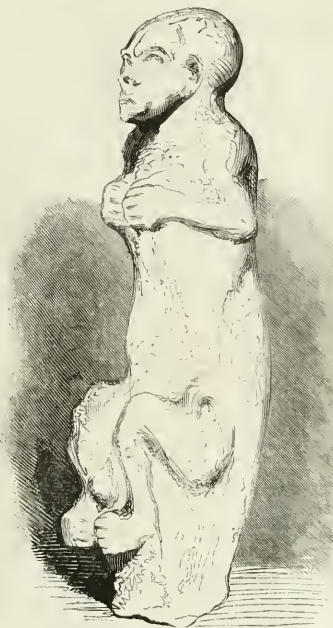
nous bornerons à mentionner ici, parmi ces produits naturels que la race portugaise et la race espagnole ne savent pas mieux exploiter que les sauvages, les bois d'ébénisterie, la vanille, le cacao, la cire, la gomme élastique, le goudron, la résine, les bois de teinture, l'écorce de palmier, etc. Ajoutons aussi que les poissons si extraordinairement gros et si succulents qui se multiplient en si grande quantité dans l'Amazone, non-seulement suffiraient à nourrir les équipages des bâtiments en charge sur ses bords, mais pourraient même devenir une branche de commerce importante, car ils ren-



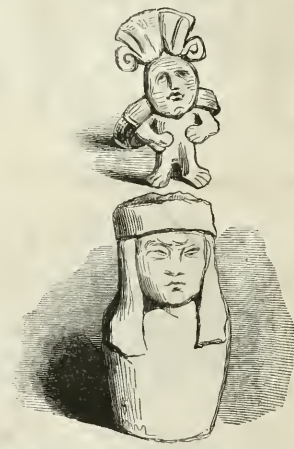
Voyage dans l'Amérique du Sud. — Tabatinga, embouchure du Rio-Javari (Haut-Amazone).



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Figurine en terre trouvée dans les environs de Cuzco.



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Statue du temps des Amazones.



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Figurines trouvées dans les environs de Cuzco.

Messieurs les professeurs, ayant eu besoin de l'Orangerie pour serrer les plantes qui doivent y passer l'hiver, ont fait signifier à M. de Castelnau l'ordre d'enlever ses collections

milliers de plantes et de minéraux, etc., etc., ne sont pas chose facile à déménager en un tour de main et à loger sans un local. Eh bien! le pourra-t-on croire, il a été im-

placeraient avantagement les morues des bancs de Terre-Neuve. Toutes ces richesses qui se perdent n'en tirerons-nous jamais aucun profit? Ne saurons-nous pas obtenir du



Voyage dans l'Amérique du Sud. — La Ville de Belém, ou Para.

Bésil l'ouverture de ce fleuve qu'il tient si strictement fermé, surtout depuis ces dernières années: la mission politique secrète dont M. de Castelnau devait être nécessairement chargé restera-t-elle sans résultat? En un mot, notre gou-

vernement n'aura-t-il pas un jour le courage de se résoudre à développer et à enrichir notre commerce et notre marine, au risque de déplaire à l'Angleterre. Mais il ne nous appartient pas de traiter ici ces graves questions qui demandent une

solution prompte, et qui, après tout, intéressent plus la France que les découvertes d'une variété nouvelle de roches, de singes ou de perroquets.

ADOLPHE JOANNE.

Prise d'une baleine dans les eaux du Havre.

Le *Journal du Havre* contenait dans son numéro du 11 octobre l'article suivant :

« Depuis deux jours notre ville a été mise en rumeur par l'annonce d'un phénomène, de nature à remplacer avantageusement celui dont le ciel l'a si méchamment privée à propos de l'éclipse. Il ne s'agissait pas moins que de l'apparition d'un banc de baleines qui s'était montré en rivière,

et, s'aventurant à travers les écueils de la Seine, faisait mine de remonter à Rouen ; apparemment pour servir de démonstration à l'appui de l'opinion de nos voisins, que la Seine est navigable pour les plus gros navires. Peu à peu, cependant le phénomène prit des proportions plus modestes. A l'approche des *œufs* de la fable, le nombre des cétacés se réduisit insensiblement jusqu'à devenir enfin une simple unité, qui, elle-

même, après avoir parcouru *decrecendo* tous les degrés de l'espèce, se résuma dans un baleineau de quatorze mètres de longueur sur six de diamètre, ce qui, est encore une dimension fort raisonnable, et dont le poids est évalué à 5 ou 600 kilos.

« C'est mercredi dernier que ce visiteur, dont la présence dans nos parages est du reste assez insolite pour justifier la curiosité, a été aperçu remontant, en véritable étourdi, une



Prise d'une baleine dans les eaux du Havre, d'après un dessin de M. Couvoley, directeur du Musée du Havre.

des passes trompeuses qui sillonnent l'embouchure de la Seine. Il s'avança avec le flot jusqu'en vue du nez de Tancarville ; mais la mer baissant, il s'échoua sur le banc de la Hode, par le travers de Saint-Vigor. Il était deux heures environ, et l'aspect de cette masse noire, qui se détachait sur le sable où la mer la laissait à sec, attira l'attention du préposé des douanes de Saint-Jacques, qui, soupçonnant sans doute quelque nouveau tour d'ingénieuse contrebande, s'en approcha pour constater le flagrant délit. Après inspection toutefois, et à l'aide du pêcheur Hervieu, accouru de son côté, la vérité fut reconnue, et à coups de gaffe et de couteau l'animal fut dépêché.

Atlas administratif.

PAR M. CLÉMENT TALLON.

L'idée première de cet atlas appartient à M. Clément Tallon, — qu'il en reçoive nos félicitations et nos remerciements, — car c'est une de ces idées heureuses qui répondent à un besoin général, et dont l'utile réalisation est nécessairement suivie d'un succès complet. Faire connaître dans dix cartes d'un format commode et d'un prix modique la France administrative, au double point de vue de la géographie et de la statistique, tel est le but entièrement nouveau que s'est proposé M. Clément Tallon. Sur les dix cartes dont doit se composer cet atlas, quatre ont déjà paru ; ce sont :

I. LA FRANCE DIVISÉE PAR RÉGIONS. — Cette carte contient le tableau des arrondissements ou collèges électoraux, le nombre des députés par département, le chiffre de la population par département, et le chiffre des électeurs censitaires ou politiques dans chaque arrondissement électoral, placé au-dessous de leurs numéros d'ordre.

II. LA FRANCE DIVISÉE PAR BASSINS ET ARRONDISSEMENTS MARITIMES. — On y trouve le tableau des préfetures et sous-préfetures de France, la distance en myriamètres et kilomètres qui sépare les chefs-lieux de Paris, la distance qui sépare les sous-préfetures de leur chef-lieu, le détail de chaque arrondissement maritime, l'indication des préfetures et des sous-arrondissements maritimes, la désignation des directions télégraphiques, etc.

III. LA FRANCE DIVISÉE PAR PROVINCES JUDICIAIRES. — Cette carte contenant le tableau des cours royales, des tribunaux de première instance, l'indication des cours d'assises qui, par exception, ne se trouvent pas situées au chef-lieu du département, le nombre de chambres dont chaque tribunal est composé, le nombre des tribunaux qui forment le ressort de chaque cour royale.

IV. LA FRANCE DIVISÉE PAR PROVINCES ECCLÉSIASTIQUES. — Contenant le tableau des archevêchés de France et de leurs évêques suffragants, l'indication des séminaires et des écoles secondaires ecclésiastiques, le nombre légal des élèves ecclésiastiques fixé dans chaque diocèse, le nombre des curés et des succursales dans chaque diocèse, la désignation du chapitre royal de Saint-Denis et des quatre cardinaux français, le siège de la fondation de chaque siège archiepiscopal ou episcopal, etc.

Les six cartes qui restent à publier seront consacrées à la France, divisée par provinces académiques, par départements, recettes générales et particulières et divisions de douanes, par arrondissements forestiers, par divisions militaires et par juridictions commerciales.

Translation du collège Stanislas.

La rentrée des classes du collège Stanislas n'a eu lieu, cette année, que dix jours après celle des autres collèges de Paris, c'est-à-dire le 14 octobre courant. Ce retard a été nécessaire par la translation du collège, qui, en vertu d'une autorisation ministérielle, en date du 26 septembre, a été transféré du n° 54 au n° 46 de la rue Notre-Dame-des-Champs. Il a fallu toute l'énergie, l'activité et les ressources de l'architecte M. Adolphe Grélerin, architecte du gouvernement, et de l'entrepreneur des travaux, M. Alary, pour accomplir, en quinze jours, une entreprise qui semblait impraticable.

« Cependant le bruit de cette trouvaille s'était répandu en ville ; vendredi et samedi, de nombreux pèlerinages eurent lieu à Saint-Vigor, amenant de toutes parts des amateurs empressés, qui de satisfait leur curiosité, qui d'exercer leurs connaissances à l'endroit d'un sujet aussi rarement offert aux investigations locales. Il en est résulté que l'individu en question, victime de l'expérience de la jeunesse, est un membre égaré de la famille des *rorqual*, espèce de baleine fréquentant particulièrement les côtes du Groënland. De son côté, l'administration de la marine, qui prétend attribution sur les épaves, a expédié sur les lieux

Car, dans ce court espace de temps, ils ont converti une vaste et vieille usine en un collège élégant, commode, solide et sain ; dortoirs, réfectoires, salles d'étude, lingerie, cuis, tout était prêt au jour fixé, tout a été immédiatement rempli par une jeunesse nombreuse, fidèle à son ancien collège, dont elle a retrouvé, dans ce nouveau local, les directeurs, les professeurs, les traditions, et jusqu'à l'exposition salubre et pittoresque.

Si c'est grâce aux travaux intelligents et rapides de MM. Grélerin et Alary que la rentrée a pu avoir lieu à l'époque marquée, c'est grâce au concours généreux de deux hommes connus par la noblesse de leurs sentiments, autant que par leur haute position dans le monde aristocratique et financier, que les travaux nécessaires ont pu être hardiment entrepris, promptement achevés, et que ce collège, florissant depuis un demi siècle, et dont l'avenir financier est désormais assuré par la fondation d'une société de pères de familles, a, comme miraculeusement, échappé au péri qui le menaçait.

L'Image, cette jolie Illustration des enfants, revue illustrée d'éducation, d'instruction et de récréation, dont le succès a été aussi rapide que mérité, a, bientôt son premier volume complet. C'est la collection des douze numéros de 1847, auxquels on a ajouté une table analytique des matières qui, en reliant les divers fragments dont se compose ce recueil, en font un livre d'une lecture excellente. Les magnifiques gravures qui ornent à chaque page ce beau volume ne sont ici qu'un attrait qui invite à lire ; nous pouvons assurer que nul choix de sujets n'est mieux fait pour inspirer aux enfants une curiosité propre à développer en eux, outre les bons sentiments, le goût des arts, des lettres et de la science. C'est avec une entière conviction du mérite de ce joli recueil que nous le recommandons aux familles. Son prix le met à la portée de tous, et nous ne doutons pas que les nouveaux abonnés pour 1848 ne tiennent à acquérir l'année 1847 pour en continuer la collection.

S'il est des ouvrages qui demandent à être recueillis en volumes et lus de suite, des ouvrages qui ne supportent pas la publication fractionnée du feuilleton, c'est, sans aucun doute, les ouvrages historiques. On a fait un essai malheureux de ce mode de publication pour les *Recits de la captivité de l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène* ; mais l'auteur ne s'est pas tenu pour conlammé. M. le général Montholon était d'ailleurs resté étranger à l'arrangement qu'on avait fait subir à son manuscrit pour l'accueillir avec convenances du feuilleton. Il est donc rentré en possession de ses manuscrits, les a rétablis dans leur ordre naturel, l'ordre de son journal tenu pendant six ans à Sainte-Hélène, et il en appelle aujourd'hui au public qui lit des livres pour s'instruire de la sentence de ce public qui lit des feuilletons pour tuer le temps. Il n'y a qu'une remarque à faire sur les

un agent ayant mission de procéder légalement à la saisie du dépôt.

Ce baleineau vient d'être vendu aux enchères. Il a été adjugé, moyennant 450 francs, à M. Lennier, naturaliste et préparateur du cabinet d'histoire naturelle, qui l'a fait remorquer par des bateaux de pêche dans l'anse des Brindes, où la mer l'a laissé à sec. On le laisse tomber en décomposition, car son squelette doit orner, dès qu'il sera complètement propre et mûre, la plus grande salle du musée du Havre. Nous en devons le portrait, que nous publions ici, à M. Couvoley, directeur de ce musée.

Recits de Sainte-Hélène. Si le comte de Las Cases, qui n'a démené que treize mois auprès de l'illustre prisonnier, a pu écrire huit volumes de ses souvenirs, on s'étonnera que M. de Montholon ait renfermé en deux volumes son journal de six années. A cela le général Montholon répond qu'il pourrait, avec le procédé de M. de Las Cases, composer une bibliothèque, mais qu'il a eu ses raisons pour être sobre. Tout le monde sait, du reste, que M. de Montholon n'a quitté Sainte-Hélène qu'après avoir fermé les yeux à son héros, et qu'en le nommant son exécuteur testamentaire, l'empereur lui a légué aussi le devoir de respecter sa mémoire et de ne rien ajouter à ces suprêmes confidences qui sont comme le testament politique d'un grand homme au profit de l'histoire.

Rébus.

FRAPPE **OR FRA...E**

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.
L'homme tourne à tout vent, il tombe au moindre choc, Aujour'hui dans un casque et demain dans un froc.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAE fils et Compagnie, rue Damiette, 2.